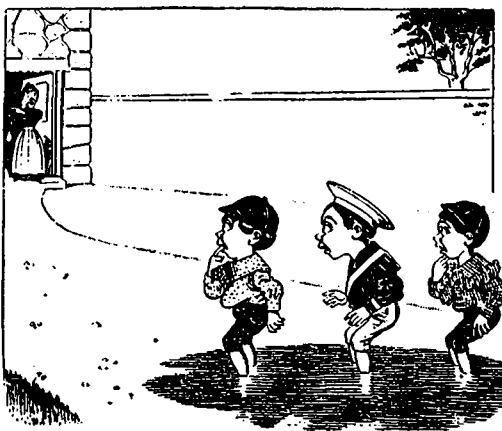


TROP PROMPTE OBÉISSANCE



I

Brigitte.—Ah, les monstres d'enfants. Mais regardez donc où ces vauriens-là sont allés se mettre les pieds. Joseph !... Henri !... Paul !... Je vais aller de suite le dire à votre maman ; vous allez voir ça.



II

Brigitte.—Vous allez en manger une et forte ; votre mère vous fait dire de venir de suite la trouver.



III

Les trois coupables.—Hi !... Hi !... Hi !... Nous v'là, maman ; nous n'avons rien fait de mal... hi... hi...

Qu'importe ce détail à des enfants ?

Toujours est-il qu'un riant, un charmant souvenir, resté dans mon jeune cœur, semblait devenir en moi plus vivant chaque fois que je regardais, que je touchais le petit objet qu'Odette m'avait donné.

A cet objet, d'ailleurs, n'avait pas tardé à s'attacher une idée d'influence propitiatoire. Dans ma simple vie d'écolier, j'avais remarqué qu'il exerçait sur moi une sorte de charme favorable. A sa vue, à son contact, le souvenir d'Odette se réveillant, je travaillais avec plus d'ardeur, j'avais des réussites meilleures.

Raillo qui voudra, qui osera, ces innocentes illusions de l'esprit et du cœur : le petit étui de bois était réellement devenu pour moi le talisman, le porte-bonheur.

IV

A la mort de mon père, ma mère alla se fixer à Paris, où je devais achever mes études. Là, quo de fois encore, à propos d'effets intellectuels, aussi bien qu'en maintes circonstances morales, le petit cadeau d'Odette, qui toujours la faisait apparaître auprès de moi, ne joua-t-il pas son rôle bienfaisant, par les conséquences du zèle qu'il semblait m'inspirer, par l'observation de moi-même qu'il semblait me commander.

Au reste, ce ne fut pas là, dans ma vie, le seul mode d'intervention de cette relique enfantine conservée avec un soin tenant de la piété.

Avec elle, par elle se ranimait à mes côtés un être souverainement aimable, que les rêves de mon esprit et de mon cœur se plaisaient à orner de toutes les perfections physiques et morales, et qui, vision fidèle, dès le premier appel de ma pensée, devenait pour moi une compagne incomparable, doublant mes joies en les partageant, allégeant mes peines en les éprouvant.

Et si de fait, pour le monde, je suis resté, ou si j'ai paru rester seul pendant le cours d'une assez longue existence, jamais pourtant, grâce à la prestigieuse influence de ce souvenir, aucune solitude ne fut moins réelle que la mienne.

Ainsi coulaient mes vieux jours, quand le hasard mit sur ma route ce petit Louis, cette petite Jeanne qui ne pouvaient naturellement que m'inspirer la plus grande sympathie.

V

Ce m'était un doux plaisir de suivre, d'observer cette charmante situation. Il en allait paisiblement de la sorte depuis une année, lorsque, pendant une absence de quelques semaines que je dus faire, un triste événement changea tout.

La mère de Jeanne était morte subitement. Point de parents pour prendre l'enfant. Une vieille demoiselle riche, qui habitait le quartier, mais qui était à la veille de quitter Paris, offrit d'adopter la fillette, qu'elle avait vue quelquefois. Les choses avaient été arrangées ainsi. Jeanne était partie avec la vieille demoiselle.

Quand je revins Louis : "C'est fini ! s'écria-t-il en se jetant tout en larmes dans mes bras. Elle a bien promis qu'elle ne m'oublierait pas, qu'elle m'écrirait... mais je ne la verrai plus... je n'entendrai plus parler d'elle ! On va l'emmenar je ne sais où, on va faire d'elle une grande demoiselle, on ne voudra plus qu'elle pense à moi, qui ne suis qu'un pauvre petit commis... Ah ! c'est fini, bien fini !"

Et le pauvre enfant pleurait, sanglotait à me déchirer le cœur.

Je le raisonnais de mon mieux, je lui disais — mais sans trop de conviction — qu'il avait tort de se désespérer ainsi ; qu'il fallait avoir confiance en l'avenir. Il refusait presque de m'entendre, lorsque, enfin, je m'avisai de lui remontrer qu'il pouvait dépendre de lui de se rendre le sort favorable.

"Sachant le nom de la personne avec qui elle va vivre, le lieu où elle est allée en quittant Paris, lui dis-je, tu ne peux manquer de la retrouver, de la revoir plus tôt ou plus tard.

"Eh bien ! reste toujours digne d'elle par ta probité, par ton activité ; efforce-toi de devenir un homme de valeur, de mérite — on peut l'être dans toutes les conditions sociales. Fais le possible, l'impossible même,

pour sortir du rang commun. Sois quelqu'un que l'on distingue, que l'on estime..."

Il m'interrompit, en me prenant les mains, et me regardant avec des yeux où les larmes étaient tarées : "Vous verrez, M. Duvert, fit-il, d'une voix énergique, vous verrez !"

Et j'ai vu en effet, en huit ou neuf années, se réaliser tout ce que j'avais cru devoir conseiller, indiquer à cet honnête, à ce brave, à ce courageux enfant.

De plus en plus, il a fait de moi son confident, son guide. J'ai travaillé avec lui pour l'œuvre que j'appellerai d'ascension. Je l'ai aidé de mes relations et enfin je l'ai vu, à vingt-deux ans, très instruit déjà, d'une rare expérience professionnelle, devenu en quelque sorte *l'alter ego* du chef d'une grande et honorable maison, qui pourrait bien voir en lui, un associé d'abord, un successeur ensuite.

VI

Un jour, il arrive transporté de joie. Dans une réunion de famille chez un ami de son patron, il a reconnu Jeanne, devenue une ravissante jeune fille, qui a paru elle aussi toute heureuse de le revoir. Ils n'ont pu échanger que quelques mots. Mais ils doivent bientôt se rencontrer de nouveau. Alors ils causeront.

Cette fois il me revient consterné. Jeanne est en réalité restée pour lui la même que jadis, toute à son enfantin et cher souvenir, voulant être absolument fidèle à sa première affection ; mais mademoiselle Mellier — c'est le nom de sa protectrice — qui a toujours été avec elle d'une bonté, d'une sollicitude vraiment maternelle, lui a laissé entendre qu'elle a pour elle des vues formelles d'établissement, en ajoutant qu'elle entend la doter très largement, en lui assurant son entière succession.

Toutefois elle a déclaré à Jeanne qu'elle n'entend la violenter en aucune façon pour la réalisation de ce projet. Elle la laisse complètement libre de refuser, mais alors en lui ouvrant la porte de sa maison pour qu'elle aille vivre où bon lui semblera, se promettant de ne plus rien faire pour celle qu'elle a, pendant dix ans, considérée et traitée comme sa fille ; elle la tiendra pour absolument ingrate et indigne des soins dont elle a été l'objet...

—Qu'as-tu dit à Jeanne quand elle t'a fait connaître les intentions de sa mère adoptive ? demandais-je à Louis consterné.

—Je lui ai conseillé d'obéir, répliqua-t-il, car je ne veux pas qu'à cause de moi sa bienfaitrice la tienne pour ingrate et la renie.

—Qu'a-t-elle répondu ?

—Elle dit qu'elle n'obéira pas... Elle parle de mourir... Ah ! que je suis donc malheureux !

—Sais-tu où demeure Mlle Mellier ?

Il m'indiqua une adresse. Et voyant que je me disposais à sortir :

—Où allez-vous ?

—Père adoptif, je veux causer avec la mère adoptive.

Près de la porte, je reviens sur mes pas pour prendre dans un meuble un petit objet que je montre au jeune homme ; il en connaît l'histoire et il sait ma superstition.

—Ah ! le porte-bonheur ! fait-il en secouant dubitativement la tête.

—Avec lui, j'ai toujours réussi.

Il lève les bras et hoche la tête comme pour dire : "J'ai bien peur que cette fois !..."

VII

Me voilà devant Mademoiselle Mellier, personne d'aspect fort distingué, fort digne, qui doit avoir environ le même âge que moi.

Je vais droit au but. Je lui dis le jeune, mais très honorable, très méritant passé de mon protégé. Je lui apprends le touchant petit roman d'enfance, dont elle semble d'ailleurs ne rien ignorer. Je traduis ce que je crois savoir de ses intentions sur sa pupille, et lui demande si rien ne pourra l'en faire départir.

Après un mouvement de tête fermement négatif, elle se lève comme pour me faire entendre qu'il est complètement inutile de prolonger l'entretien.